

«NOUVELLE GÉOGRAPHIE» ET GÉOGRAPHIE CLASSIQUE

(À PROPOS DE DEUX ÉDITIONS RÉCENTES)

Presque au même moment viennent de paraître, dans la *Série Géographie* de la *Collection U2* (A. Colin), la traduction de la *Géographie des Marchés et du Commerce de Détail* de BRIAN J. L. BERRY (édition américaine: 1967) et, dans la *Nouvelle Bibliothèque Scientifique* (Flammarion), dans une édition «qui a reçu de notables transformations» et tout un chapitre sur les changements récents, *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient* de PIERRE GOUROU (1^e édition chez A. Colin, 1940).

Le premier embrasse, sur le plan théorique mais avec de nombreux exemples à l'appui, un important problème de Géographie économique générale dont les implications sont de grande signification dans la vie moderne, notamment dans l'un de ses indices — les fonctions et le développement urbain; le second entend «expliquer» les paysages du plus grand ensemble continu de civilisation qui existe au monde et qui comprend «bien plus du quart de l'espèce humaine».

«Le professeur BRIAN J. L. BERRY appartient à la génération pionnière de ces 'nouveaux géographes'; l'ancienneté, l'ampleur, la diversité de ses travaux en font un des chefs de file de ce courant», dans lequel «la géographie s'affirme comme une science théorique, quantitative, normative» (présentation de l'éditeur français).

La nouvelle édition de PIERRE GOUROU couronne presque un demi siècle de recherches et de méditations où l'Extrême-Orient et le monde tropical eurent la plus belle part. En écrivant une *Asie*, une *Afrique*, une interprétation d'ensemble des pays chauds et humides, ses observations, ses lectures

et ses réflexions ont embrassé deux parties du monde et une zone terrestre. L'ampleur de son œuvre et la vigueur de ses idées le placent au premier rang des grands géographes de tous les temps.

Il sera intéressant de comparer, du point de vue épistémologique, les conceptions si différentes, si opposées même, de la science géographique qui se dégagent de ces deux œuvres. D'autant plus que le petit livre du géographe américain séduira le lecteur de langue française par la présentation nouvelle des problèmes et la rigueur apparente de leur abord, et la nouvelle œuvre de P. GOUROU par l'ampleur de ses idées, le soin des analyses, la vigueur des synthèses, la puissance d'évocation de son style incomparable.

I

Les bases scientifiques de la théorie des lieux centraux sont résumées dans ce paragraphe: «Il est évident qu'il existe une régularité dans les phénomènes précédemment étudiés. Il est nécessaire, pour une compréhension scientifique de la distribution du commerce de détail et des services, de pouvoir prédire ces régularités à partir d'une théorie. La théorie idéale doit comporter le minimum d'hypothèses et de postulats et permettre de déduire logiquement les régularités constatées. C'est seulement lorsqu'il y a ainsi convergence de la théorie et des faits que l'on peut parler de science» (p. 109).

Il semble que l'on puisse opposer à ces affirmations deux importantes réserves. La science est une attitude rationnelle de l'esprit devant la recherche, elle n'est pas nécessairement déterministe, elle ne comporte pas nécessairement de prévision (voir, par exemple, les trois définitions de la science citées par H. BAULIG, «La Géographie est-elle une Science?», *Annales de Géographie*, 1948). Cette attitude comporte la rigueur dans le raisonnement et l'objectivité dans l'enchaînement des faits en vue de leurs corrélations interprétatives. Nous verrons plus loin comme ces enchaînements peuvent conduire à des hypothèses «ouvertes» ou même à des doutes. La «théorie idéale», telle qu'elle est présentée, est sans doute plus attirante pour l'esprit et plus avantageuse pour la simplification du calcul; mais elle n'est pas nécessairement plus conforme à

la réalité. Combien de théories qui, s'étant imposées par une élégante simplicité, paraissaient rendre compte de la réalité mais n'ont été que des leurres!

Le comportement des gens devant un marché n'est pas toujours «logique», conforme à la loi du moindre effort, mesurable en temps et en argent. Dans beaucoup de civilisations, le marché comprend une large part d'activité de jeu, on y va pour rencontrer des gens, pour se distraire en faisant la causette; on peut y vendre une quantité infime de produits qui ne compense nullement le temps et la fatigue des longues marches à pied. On pourrait multiplier des exemples de ce type «illogique» de comportement dans toutes les civilisations, surtout celles qui conservent le poids de la tradition. Le marché est un noyau de vie sociale tout autant qu'un lieu central de l'activité économique: le premier aspect se dérobe généralement à tout traitement «quantitatif».

On connaît les fondements de la «théorie classique» des lieux centraux, exposée en 1933 par le géographe allemand W. CHRISTALLER et développée en 1941 par un économiste, allemand aussi, A. LÖSCH.

Ces fondements sont théoriquement très élémentaires. La disposition en triangles équilatéraux est la figure géométrique la plus simple; le maximum de points tangents s'obtient par une combinaison de six cercles égaux disposés autour d'un autre cercle. En réunissant par des droites les centres de ces cercles, on obtient un hexagone dont le centre est en même temps celui du cercle central. Si ces points sont des villes, elles se disposent en triangles; en admettant que les cercles se recoupent, leur aire d'influence présente un contour hexagonal. Voici le *modèle*, «dédit» à partir d'une théorie élémentaire, permettant une série de combinaisons et de «prévisions» susceptibles d'être traitées par le calcul. Les sciences dites exactes ont souvent eu recours, depuis la Renaissance, à cette forme de pensée. Tout en partant des hypothèses les plus simples, on y introduit progressivement la complexité des données empiriques. Les sciences naturelles ont employé, par contre, l'observation comme base et l'induction comme démarche du raisonnement. Le fondateur de la géographie, HUMBOLDT, qui avait une solide formation aussi bien en physique qu'en histoire naturelle, a su manier, avec beaucoup

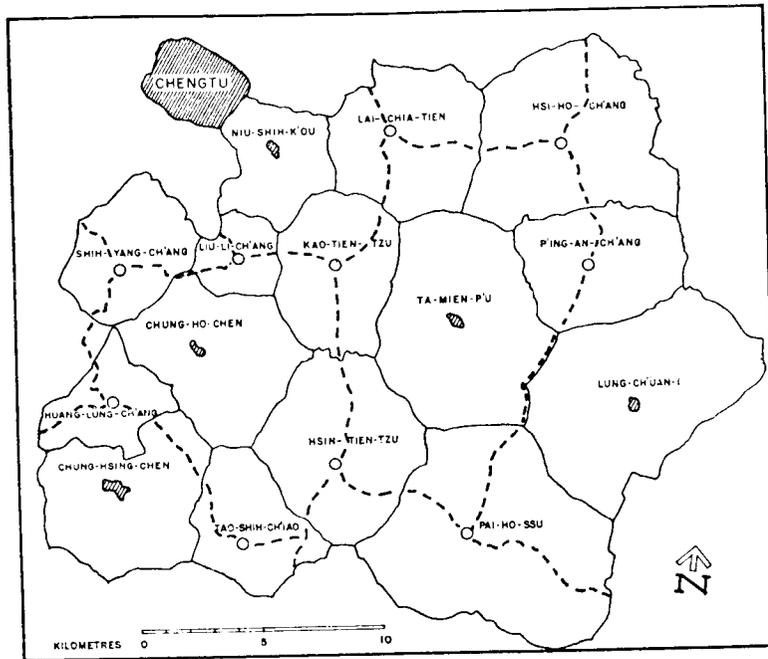


Fig. 3.13 — Le réseau urbain près de Chengtu (Seu-Chouan).

d'équilibre, quelques notions théoriques et une masse impressionnante de données d'observation. Il n'est pas inutile de s'inspirer des vues de ces initiateurs de génie...

On comprend que la géographie allemande, toujours fortement appuyée sur l'observation, n'ait pas fait grand cas de ces modèles géométriques (HUMBOLDT ne s'était nullement intéressé aux «anneaux» de VON THÜNEN qu'il considérait comme des vues de l'esprit). NEEF, en étudiant la répartition des lieux centraux en Saxe n'y a trouvé aucun ordre géométrique; SCHULTZE est allé plus loin: en analysant quarante villes allemandes et leurs aires d'influence respectives, il a remarqué que les exceptions étaient plus nombreuses que les coïncidences avec le système proposé par CHRISTALLER ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ D'après JORGE GASPAR, *A Área de Influência de Évora*, 1972, p. 19. Cette thèse est menée, avec le plus grand soin, conformément aux idées de CHRISTALLER et de ses continuateurs. Il est important de

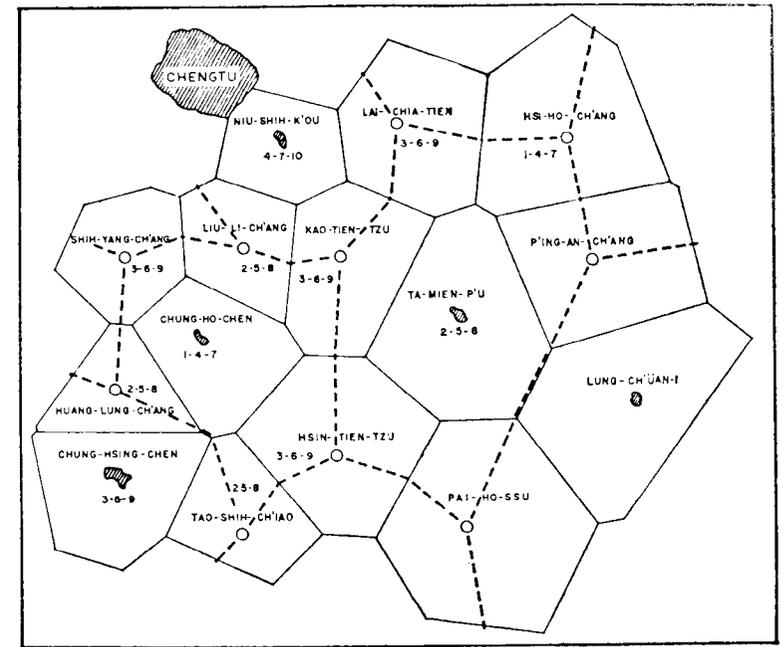


Fig. 3.14 — Simplification de la figure 3.13.

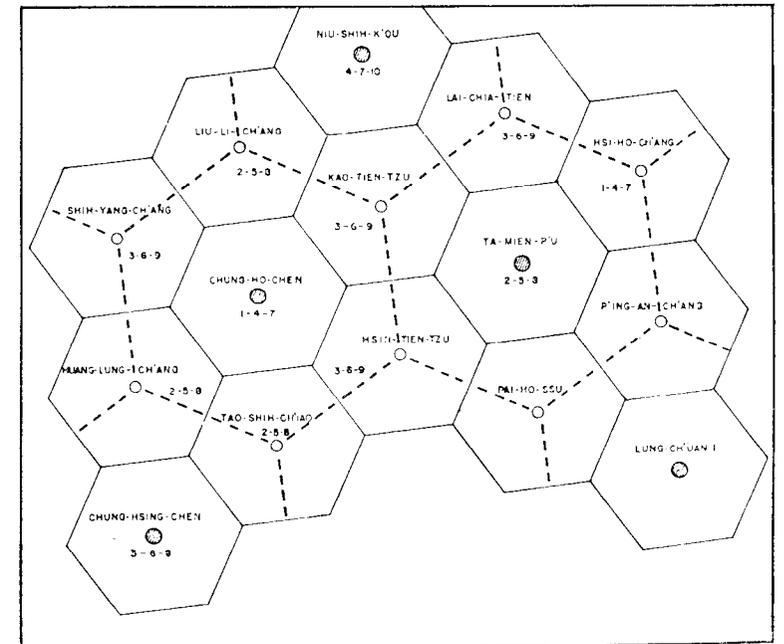


Fig. 3.15 — Le réseau urbain près de Chengtu. K = 3.

En bonne et saine logique, ces faits d'observation infirment la théorie. Par un des paradoxes de la communication scientifique internationale, les géographes allemands se sont peu intéressés à la théorie de CHRISTALLER qui a eu, par contre, le plus grand succès aux Etats-Unis, auprès de quelques géographes d'expression allemande et chez certains géographes suédois. Peu de temps avant la guerre, quelques géographes allemands, réunis autour de la *Zeitschrift für Geopolitik*, développaient, en les appliquant aux visées expansionnistes de l'Allemagne hitlérienne, les idées exposées par le suédois R. KJELLÉN dans son livre *Les États comme formes vivantes*. Nul n'est prophète en son pays...

Les exemples mêmes de B. BERRY permettent de contrôler ses vues. Que le lecteur se donne la peine de regarder attentivement les figures 3.13, 14, 15. Le point de départ est le réseau urbain près de Chengtu (Seu-Chouan), avec deux niveaux de lieux centraux et leur aire d'influence respective⁽²⁾. Pour deux centres du même rang, elle est six fois et demie plus grande autour de Pai-Ho-Ssu que de Liu-Li-Ch'ang. Il est toujours possible, avec plus ou moins d'arbitraire, de passer de contours irréguliers à des polygones. La figure 3.14 ne comporte que des hexagones et des pentagones irréguliers. L'aire autour de Huang-Lung-Chang devrait avoir la forme d'un triangle, celle de P'ing-an-Ch'ang la forme d'un quadrilatère. La distance entre les lieux centraux varie de 4 à 10 km. Sur la figure 3.15, ils sont équidistants et occupent le centre d'hexagones. Lung-Ch'üan-I est en réalité à 50° E par rapport à Pai-Ho-Ssu; sur la figure finale, il se trouve à 110° E; il est passé du NE au SE et de 10 à 6 km de distance.

«Une théorie fondée sur des postulats très simples permet de prédire les réseaux de marché que l'on observe dans la réalité *avec seulement des divergences mineures*» (p. 123, souligné par nous). L'«esprit de finesse» dont les sciences naturelles et les sciences humaines ont toujours fait

remarquer qu'elle n'aboutit cependant à aucune construction de type géométrique représentant la hiérarchie des lieux centraux, bien que l'aire d'influence de Evora s'étende sur une surface relativement uniforme et assez régulièrement peuplée.

(2) Étant donnée l'échelle, il est probable qu'une partie de ces «lieux centraux» ne dépassent guère la taille du village ou du bourg.

un si large emploi possède aussi ses exigences de rigueur: elles ne se prêtent nullement à de pareils amusements géométriques.

Un autre exemple pris dans la même région de la Chine a été soumis à de semblables distorsions. Les villes se trouvent aussi à des distances variant de 6 à 15 km. Une ville manque au centre d'un hexagone qui porte l'indication «mountains». Il n'est pas dit comment ni pourquoi ces reliefs, qui créent une aire répulsive hexagonale (pourquoi a-t-elle le même contour qu'une aire de marché?) alors qu'ils traversent en diagonale la carte de base, surgissent sur une sorte de plaine abstraite dont la régularité se prête aux besoins de la démonstration.

Il ne nous a pas été possible de consulter l'article auquel l'auteur a emprunté ces exemples. Il les a probablement reproduits (ou élaborés) en vue de montrer la valeur universelle de la théorie, en considérant que son point de départ, le schéma de CHRISTALLER concernant l'Allemagne du sud, est suffisamment connu⁽³⁾.

Il n'est pas inutile de remonter à cette source d'inspiration. Ce livre doit se lire avec précaution. Le titre le présente comme l'étude d'un «cas» régional mais l'auteur se place, dès les premières lignes, sur un plan général: tandis que chaque région présente un type d'habitat rural prédominant qui a pu être expliqué, elle possède des villes, grandes et petites, dont la distribution, apparemment irrégulière, n'a jamais été interprétée de manière satisfaisante. La géographie de l'habitat ne doit pas être étudiée comme une discipline des sciences naturelles et n'obéit pas à leurs lois, mais comme une discipline des sciences sociales où les facteurs économiques sont prépondérants; par conséquent la géographie de l'habitat est une branche de la géographie économique qui doit être traitée en intégrant les lois et les méthodes de la théorie économique pour l'interprétation des espaces habités. «Elles devraient peut-être être désignées non comme des lois mais,

(3) WALTER CHRISTALLER, *Central Places in Southern Germany*, Englewood Cliffs, N. J., 1966; traduit de l'allemand avec beaucoup de soin et des notes importantes par C. W. BASKIN, qui souvent discute et interprète la pensée de l'auteur.

d'une façon plus adéquate, comme des *tendances*, parce qu'elles ne sont pas si inexorables que les lois naturelles» (p. 3). Dans la conclusion, l'auteur revient sur cette idée: le morphologue a besoin de connaissances géologiques de base, le phytogéographe de connaissances botaniques. En géographie économique, on entend généralement se passer de connaissances d'économie théorique en se contentant de données statistiques, d'économie appliquée et d'histoire économique. «Parce que les lois de la géographie économique sont de nature économique, comme les lois de la géographie botanique sont de nature physiologique et celles de la morphologie de nature physico-chimique, c'est seulement la théorie économique qui peut indiquer le chemin pour trouver ces lois» (p. 201).

Par un glissement fallacieux du raisonnement, le lecteur est entraîné peu à peu vers une «théorie» avant d'avoir observé les faits qu'elle se propose d'expliquer. Il est évident que la physique, la chimie, la physiologie, à elles seules, ne permettent pas de décrire ni d'interpréter les éléments naturels des *paysages* ou des *espaces* qui sont, somme toute, la même chose. Ces connaissances de base ont été intégrées dans la science géographique, tout comme d'autres connaissances de base des sciences humaines sont indispensables pour décrire et interpréter les éléments humains des paysages. La science géographique, on l'a souvent répété, a une position de «carrefour» ou de convergence. CARL RITTER l'a parfaitement compris et indiqué dès le titre de la première description scientifique du globe (à partir de 1822): *Géographie universelle comparée ou étude de la Terre en rapport avec la nature et l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques*. Seules les mathématiques pures et la logique peuvent se prévaloir de n'avoir pas à s'appuyer sur d'autres sciences...

CHRISTALLER, en s'aidant d'une vaste bibliographie presque exclusivement de langue allemande, cherche une convergence entre la pensée des économistes et des géographes qui, de VON THÜNEN à ALFRED WEBER et de CARL RITTER à HERMANN LAUTENSACH, se sont préoccupés de *localisation* et d'*organisation de l'espace*. Il conclut par une véritable pétition de principe: «Étant donné que la théorie économique s'intéresse

peu de nos jours aux conditions spatiales et à la répartition des activités et phénomènes économiques, il est inévitable que la science de la géographie économique entreprenne elle-même la recherche des lois économique-géographiques. La géographie économique est capable d'assumer cette tâche parce qu'elle constitue une branche de cette science chorologique qu'est la géographie et qu'elle possède par conséquent, à un beaucoup plus haut degré, le sens des facteurs spatiaux» (p. 201).

Cette prévision a été bientôt démentie par les faits. L'économiste LÖSCH a perfectionné (ou compliqué) le système de CHRISTALLER. Le géographe LAUTENSACH, après des études de terrain très variées, abandonna complètement les «anneaux» de VON THÜNEN et élaborera une «systématique des paysages» basée sur «la modification des formes géographiques»⁽⁴⁾ aussi bien physiques qu'humaines, selon sa conception unitaire d'une géographie intégrale. Son dernier grand ouvrage la met à l'épreuve: «L'objectif de ce livre est de démontrer l'application de ma méthode... à un exemple suffisamment étendu et traité en détail.»⁽⁵⁾

CHRISTALLER, en se basant sur «la centralisation comme principe d'ordonnance», établit, à l'aide des données de population et de «biens centraux», une hiérarchie de «lieux centraux» qui doivent se disposer théoriquement selon un système hexagonal. Pour y arriver, il faut supposer un *espace uniforme* (mais y en a-t-il vraiment à la surface du globe?), sur lequel on inscrit des *anneaux* grossièrement circulaires représentant des distances (mais ce qui se meut, un fleuve, un train express, par exemple, écourte les distances et déforme les anneaux). Les rapports, *flux* ou *interconnexions*, sont représentés par des vecteurs qui se prêtent à toutes les interpolations géométriques.

Il semble important de remarquer que l'exposé de la théorie et des méthodes nouvelles qu'elle implique occupe 168 pages; la «*vérification de la théorie*» (pour reprendre une expression de l'économiste allemand A. WEBER dont l'auteur se réclame souvent), — «Nombre, taille et répartition des lieux

(4) *Der Geographische Formenwandel*, Colloquium Geographicum, Bonn, 1952.

(5) H. LAUTENSACH, *Iberische Halbinsel*, München, 1964, p. 14.

centraux dans l'Allemagne du Sud» — tient en 20 pages! Cet exemple a été largement suivi par la «nouvelle géographie», où l'on dispose de beaucoup plus d'études théoriques que de contributions régionales susceptibles d'être intégrées dans «la description et interprétation des paysages terrestres». L'emploi de la méthode déductive, où le raisonnement théorique précède l'observation rigoureuse des faits, conduit souvent à un dangereux écart entre l'*imagination* et le *réel*. Nous sommes persuadés que cette ligne de recherches et de spéculations représente une grave menace de déviation dans les méthodes de la géographie et d'appauvrissement de son contenu formel. C'est l'*observation* qui lui donne sa cohérence, sa fermeté, sa raison d'être; c'est l'observation qui éclaire sa double face, naturelle et humaine, et la complexe imbrication de ses éléments dans l'organisation des espaces terrestres.

Comme il arrive souvent dans le développement d'une idée scientifique nouvelle, les disciples prennent une position plus extrême que l'initiateur. CHRISTALLER confronte le modèle à la réalité et cherche à en expliquer les distorsions; BRIAN BERRY n'hésite pas à introduire des distorsions dans la réalité pour que celle-ci *tienne* dans le modèle. Peut-être juge-t-il avoir atteint ainsi un degré plus élevé d'abstraction...

Cinq cartes dressées par CHRISTALLER illustrent son exemple de l'Allemagne du sud. Aucun trait physique ou humain susceptible, dans la pensée de l'auteur, de causer (et donc d'expliquer) des distorsions du modèle, n'est indiqué. La première carte représente la répartition de la population par points de 400 habitants: elle fait ressortir, par le resserrement des points, les villes grandes et moyennes tout en exagérant leurs dimensions. L'un des indicateurs de «services centraux» auquel l'auteur accorde beaucoup d'importance est le nombre d'appareils téléphoniques; sa carte (un point = 10 appareils) se calque sur l'antérieure mais fait ressortir davantage la taille des lieux centraux, leur hiérarchie et leur contraste avec un fond de campagne où les points sont éparpillés ou constituent de petits groupements. La simple lecture de ces deux cartes révèle une opposition entre l'ouest, où ressort la traînée de villes grandes et moyennes de la Rhénanie, hautement peuplée, et l'est, à moins forte densité de population

et qui possède moins de centres. La carte de «la distribution des villes en tant que lieux centraux en Allemagne du sud» déborde sur les limites politiques que les précédentes avaient respectées. Cela peut se comprendre: Strasbourg a été à plusieurs reprises une ville allemande et la frontière de la Suisse alémanique est très perméable. Des vecteurs représentent les «interconnexions» principales et secondaires à partir des six centres de premier rang: deux échappent au système hexagonal, Francfort et Nuremberg, qui en ont sept; pour Zurich l'auteur n'en indique que trois, en négligeant les interconnexions avec d'autres villes suisses. Cinq de ces centres, reliés entre eux par des interconnexions principales, se disposent autour de Stuttgart mais occupent les angles d'un pentagone: Munich, Nuremberg, Francfort, Strasbourg, Zurich. D'après le calcul des «distances-valeurs» des six centres de premier rang autour de Munich, l'anneau devrait avoir 186 km à partir de cette ville: une seule s'y trouve, «mais très exactement» (Stuttgart); les cinq autres distances variant de 150 à 360 km. «L'explication peut se trouver facilement dans la topographie et dans les faibles densités de population» (p. 171). C'est tout! Mais peut-on concevoir une *géographie du peuplement* de l'Allemagne du sud sans tenir compte de l'ombre de la chaîne alpine, des massifs hercyniens, des plissements jurassiens, des couloirs sédimentaires? Pour la «vérification» d'une théorie qui postule un espace uniforme, l'exemple choisi paraît particulièrement différencié.

Nous savons gré à CHRISTALLER d'avoir laissé au lecteur les moyens de constater l'exagération géométrique de sa théorie à laquelle ne peut souscrire aucun esprit exigeant. À une pensée limpide, l'eau de cette source paraît bien trouble... Il était indispensable d'y remonter avant de poursuivre notre analyse.

II

Quant aux exemples des États-Unis, abondamment cités, ils s'ordonnent en général selon des formes quadrillées, tout en gardant la même hiérarchie des lieux centraux. Voilà pourquoi BRIAN BERRY admet lui-même des solutions géométriques plus simples: un treillis en losange, basé sur un exemple

de l'Iowa (fig. 2.15 et 4.2, 3, 4). Ce tracé semble la combinaison d'un trait naturel, la direction NNE-SSO des vallées, site d'élection des villes, et d'un trait humain, la direction est-ouest des voies de pénétration et des limites administratives. Simplement, ces circonstances liées au milieu et à l'histoire, dont la géographie «classique» ferait le plus grand cas, ne sont pas suffisamment décrites ni clairement rattachées à l'interprétation, malgré quelques pages présentées comme «Exemple d'une évolution historique» (p. 18-27).

L'espace étudié appartient à un ensemble de hautes plaines drainées par des affluents du Missouri; sous un climat subaride, la prairie couvre de vastes espaces faciles à défricher et des alignements de forêt suivent les fonds alluviaux des vallées. Le pays a été colonisé à partir du milieu du XIX^e siècle, le bord des rivières a constitué un site d'élection pour les premiers établissements humains: abondance de bois d'œuvre qui servait à construire maisons, chars, outils agricoles, clôtures pour le bétail, et de bois de chauffage, car l'hiver est dur et long (la fig. 1.3 indique «le réseau rudimentaire des marchés en 1868», avec les «zones de forêts» mais pas les rivières). «Tous les centres qui survécurent comportaient des moulins, centre de convergence fondamental dans l'économie pionnière» (p. 20): d'où le lecteur peut déduire l'importance de la production céréalière. Les machines agricoles ayant déjà fait leur apparition, il serait curieux de savoir comment étaient actionnés ces moulins: à vapeur ou à eau. Dans le premier cas, les établissements dépendaient des bois, dans le second des rivières — il peut y avoir convergence de causes. Même quand les rivières ne sont pas navigables, elles constituent pour les premiers occupants d'un pays perdu des points de repère précieux. Au Québec, par exemple, le parcellaire est presque toujours perpendiculaire à la voie d'eau; le *rang* — village aligné au long de la route — s'est établi entre la rivière et les réserves forestières indispensables pour se chauffer pendant un hiver long et implacable. Il en résulte que les champs, très allongés, sont recoupés à angle droit par l'alignement des maisons.

Une série de cartes montre, avec la pénétration du chemin de fer d'abord et le développement du réseau routier ensuite, l'importance croissante de quelques centres commerciaux et

la disparition, en un siècle, d'une cinquantaine d'autres. Les plus importants doivent leur fortune au croisement des vallées boisées, grossièrement parallèles, avec des voies de pénétration orientées est-ouest. C'est ce qui explique le treillis en losange, qui n'est pas valable pour une grande partie des États-Unis où les limites administratives, les voies de communication et, par conséquent, les lieux centraux, se disposent selon une maille quadrillée. Il est étonnant qu'une des rares fois où l'auteur a fait appel à l'histoire comme élément d'interprétation, il ne l'ait pas fait selon une optique géographique, c'est-à-dire dans ses rapports avec le milieu naturel. Un remarquable article de CARL ORTWIN SAUER^(*), ce «maître à penser» de la géographie américaine, aurait pu d'autant mieux le guider qu'il se rapporte à l'État voisin. Voilà un excellent modèle — au sens courant du terme — d'une recherche de ce genre.

Sur le plan méthodologique, le livre de BRYAN BERRY n'est pas une géographie générale d'un certain type d'activité économique. Les «lieux centraux» purs paraissent correspondre à un cas particulier: commerce stable groupé dans des centres hiérarchisés au sein d'une région agricole (Iowa ou Seu-Chouan). Cette pureté disparaît dès qu'apparaissent des *fonctions spécialisées* (industrie, mines, tourisme) ou des «obstacles» naturels suffisamment efficaces. L'auteur s'en est aperçu et il traite à part les formes de commerce instable (marchés et foires), pour lesquelles il élabore une théorie historique à la fois confuse et élémentaire. Un autre cas qui échappe à la généralité du système est le développement de ces immenses «metropolitan areas» des États-Unis, si caractéristiques de sa récente évolution. Le C. B. D. n'est plus exclusif et souvent décline, le commerce s'ordonne selon des centres ou des rubans qui gagnent de plus en plus sur la campagne, de telle façon que «la distinction entre urbain et rural y perd tout sens» (p. 219). On ne peut pas dire que ce paysage soit chaotique car il s'ordonne selon les voies de circulation

(*) «Conditions of Pioneer Life in the Upper Illinois Valley», 1916, repris dans *Land and Life*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1965, p. 11-22.

les plus rapides; mais chaque «métropole» a sa *figure* qui se dérobe à une représentation géométrique simple.

Nous voudrions encore insister sur une remarque à propos d'un livre dont la lecture est aussi agréable que stimulante et dont la méthode apporte certainement à l'étude de la géographie des marchés et du commerce de détail d'utiles précisions. Nulle part l'espace naturel n'est présent, avec ses différences, ses asymétries et ses distorsions, qui forment le canevas même de tous les paysages humanisés. Nulle part les hommes ne sont décrits ni évoqués, mais seulement leur comportement «logique» de vendeurs et d'acheteurs. Une série de vecteurs et de constructions géométriques se plaquent sur un espace inconnu, supposé uniforme et dont on ignore tout de ses «rugosités». En ce sens, il s'agit bien d'une géographie non seulement «théorique» mais *abstraite*, qui a renoncé à décrire et à interpréter des paysages tout en prétendant «déduire» certains facteurs essentiels de leur formation. On s'étonne qu'une géographie qui se veut «quantitative» prenne avec des données fondamentales et exactes comme la position et la superficie de telles libertés. Il est probable qu'au lecteur peu familiarisé avec ce genre de raisonnements certains «modèles» semblent plutôt des caricatures déformantes que des méthodes d'approche d'une réalité qu'il sait être complexe et nuancée.

On peut lire dans la Conclusion: «L'usage du cadre des places centrales en planification se fait graduellement, car il reste encore à incorporer systématiquement ce concept dans les modèles de planification. Cependant, si l'on reconnaît que les régularités que l'on trouve dans la nature sont réelles et correspondent aux déductions que l'on peut tirer de la théorie, et si l'on admet que l'on peut mettre en parallèle l'évolution historique du système et les différences dues à des civilisations distinctes, toute activité de planification qui s'intéresse à la localisation du commerce de détail doit en tenir compte. Qu'il s'agisse de trouver de nouvelles localisations pour un drugstore dans une banlieue en croissance d'Amérique du Nord, de rationaliser les services publics au Saskatchewan, d'établir, selon un plan, de nouveaux centres commerciaux dans les polders ou d'identifier les pôles de développement dans la planification régionale de l'Inde, les idées présentées

ci-dessus concernant la géographie économique du système de distribution joueront un rôle de plus en plus important».

Est-ce en ce sens que l'éditeur français considère cette «nouvelle géographie» comme une «science normative»? «Les 'sciences normatives' sont celles dont l'objet est constitué par des jugements de valeur, en tant que tels, c'est-à-dire en tant que la critique de cette valeur est le but de la science ainsi dénommée. Cf. *Éthique, Esthétique, Logique*». (1) Que l'on considère certaines ressources et certaines techniques de la planification comme une conséquence de la puissante civilisation industrielle de nos jours et de ses possibilités de triomphe en des milieux différents, voilà de quoi réjouir quelques esprits. Mais ces interventions sont souvent appliquées à des régions diverses sans que soit ressentie l'incomparable variété de leur nature et de leurs traditions. Elles tendent ainsi à l'uniformisation du monde, ce qui constitue — comme VIDAL DE LA BLACHE l'avait pressenti — un bien triste aboutissement de notre civilisation. Le grand anthropologue FRANZ BOAS, d'ailleurs géographe à l'origine, s'est émerveillé de l'ingéniosité que représentent, dans un milieu inhumain, l'outillage technique, l'organisation sociale et la richesse du folklore des Esquimaux. Cette capacité à s'élever au dessus des valeurs de sa propre civilisation est indispensable à qui entreprend n'importe quelle étude de géographie humaine. Le livre de P. GOUROU que nous allons analyser plus loin illustre d'une façon particulièrement éclatante cette vertu de base de tout géographe.

III

Peut-on prétendre que le livre de BRYAN BERRY représente une «nouvelle géographie» par opposition évidemment à une géographie classique dont les méthodes, en large partie périmées, ne correspondraient plus au développement actuel des sciences? Quelques comparaisons aideront à expliciter notre point de vue.

(1) A. LALANDE, *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, Paris, 1962, p. 690.

Il y a un siècle et demi, HUMBOLDT, en réduisant des séries d'observations à des moyennes mensuelles et annuelles et en imaginant un procédé pour leur représentation spatiale, créa la climatologie. Une série de théories scientifiques et de techniques d'observation, de plus en plus développées pour les besoins de la prévision du temps mise au service de l'aviation, ont permis de sonder l'épaisseur de l'atmosphère, d'établir les principes ou les hypothèses de la dynamique des masses d'air (A. WEGENER, surtout connu pour sa théorie des translations continentales, a écrit une *Thermodynamique de l'Atmosphère*); ces études ont abouti à la météorologie synoptique et ont permis d'établir une prévision des changements de types de temps à courte échéance. Le traitement statistique de ce nombre immense de données par des ordinateurs a établi la fréquence de certains rythmes de succession et permis la prévision à longue échéance, avec ses implications et applications à l'agriculture rationnelle. Les satellites artificiels ont photographié la partie supérieure des systèmes nuageux inaccessible à l'observation, mais préalablement déduite par le calcul. Depuis BJERKNES, des données nouvelles, traitées par l'imagination et par des instruments de calcul de plus en plus adaptés aux observations empiriques, ont abouti à des théories et à des images des mouvements et des caractéristiques des masses d'air sur toute l'épaisseur de l'atmosphère, qui expliquent la stabilité et la succession des types de temps. Des géographes (TREWARTHA, BLÜTHGEN, PÉDELABORDE) ont suivi attentivement ces progrès, en s'efforçant d'en utiliser les résultats sans pour autant se dévier de la ligne de recherches que HUMBOLDT avait marquée: l'intégration du climat dans l'ensemble du milieu naturel, ses conséquences sur le monde biologique (y compris l'humain), sa part dans l'expression régionale des paysages et dans l'économie générale du globe (les *affectiones generalis telluris* que le génial précurseur VARENIUS avait déjà tenté d'expliquer, au milieu du XVII^e siècle, selon les trois états de la matière). Des méthodes nouvelles et des ressources récentes de recherche s'intègrent dans des conceptions d'ensemble qui leur sont de beaucoup antérieures. On pourrait aisément citer les progrès que les méthodes d'analyse physico-chimique et les hypothèses sur le fond des océans et le soubassement des continents ont

permis de faire à la géomorphologie et à l'hydrographie. Le géographe s'intéresse à ces progrès, y contribue par les problèmes qu'il soulève sans avoir les moyens de les résoudre et en fait largement son profit. Mais il demeure fidèle à l'esprit de sa science en exploitant des rapports nouveaux et en essayant de les intégrer dans les corrélations entre phénomènes de natures diverses qui forment l'essence même de son travail.

Les modèles de symétrie ont séduit certains esprits et, avec plus ou moins d'arbitraire, on a prétendu apporter grâce à eux des interprétations aux inégalités de l'écorce terrestre: le système pentagonal d'ÉLIE DE BEAUMONT (1867) ordonnait les chaînes de montagnes; le système tétraédrique de LOWTHIAN GREEN (1873) expliquait la position symétrique des trois noyaux stables des continents de l'hémisphère nord ainsi que la «rupture» de la Mésogée: il a même «prévu» un pôle nord océanique et un pôle sud continental! Ces «modèles» étaient basés sur la théorie de la contraction du globe qui, tout en expliquant beaucoup de choses (E. SUESS s'en est encore inspiré dans son œuvre monumentale), n'était qu'une vue de l'esprit. En pensant aux modèles de symétrie proposés en géographie humaine, on ne peut s'empêcher d'évoquer ces autres épisodes de l'histoire de la pensée géographique. On ne fait pas de science sans imagination. L'analyse rigoureuse des faits se charge de la ramener aux justes limites de son emploi: rendre intelligible des représentations aussi proches que possible de la réalité.

On nous propose maintenant une géographie humaine nouvelle, coupée de ses assises physiques, à partir de vues théoriques basées sur une uniformité que l'espace ne présente pas et sur un comportement «logique» des hommes, en faisant table rase de leurs traditions, de leurs habitudes quelquefois apparemment absurdes, de leur fantaisie individuelle toujours difficile à expliquer, donc à prévoir. On ne tient plus compte de la nature et les hommes sont réduits à quelques-unes de leurs actions ou de leurs options. Le «contingent», auquel VIDAL DE LA BLACHE a fait une large part dans sa géographie humaine et qui rend aléatoire toute prévision, n'est plus pris en considération. Dans cet univers, recréé par une imagination qui en efface la variété et la complexité, les hommes qu'on

ne voit plus que sous l'aspect de leurs actes matériels, en négligeant leur nature profonde, se réduisent à des grandeurs que l'on entend traiter par le calcul. Grâce à ce point de vue et à des entorses à la réalité dont nous avons mesuré la gravité et l'arbitraire, la géographie humaine peut se targuer de «prévision» et se donner ainsi l'illusion d'accompagner «le développement général des sciences». Cette prévision prétend même se substituer aux méthodes empiriques, telles que les longues enquêtes qu'elle permettrait avantageusement de remplacer (voir B. BERRY, p. 75).

Revenons à HUMBOLDT et à la somme de connaissances sur l'Univers physique (où l'homme était compris) qu'il a été le dernier à pouvoir embrasser dans son ensemble, grâce à une instruction très variée, à une exceptionnelle puissance de travail, à la longue durée de sa vie scientifique et à la masse d'observations accumulées par des voyages dans trois parties du monde. Un siècle et demi de progrès scientifiques a poussé ce tronc commun à se diviser en une multitude de branches spécialisées dont, de ce fait même, il est de plus en plus difficile d'apprécier les connexions. Si la géographie avait suivi cette même voie, elle aurait certainement fait de grands progrès dans quelques-unes de ses branches; mais la science géographique se serait écartelée et il n'y aurait plus de savants capables d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des paysages terrestres. La géographie n'a fait que lutter contre la tendance à diverger des sciences spécialisées. Elle a maintenu brillamment sa position de carrefour, ses prétentions d'intégration, ses vastes horizons de recherche toujours éclairés par un souci de corrélation et de synthèse.

L'économie, qui manie des grandeurs mesurables (volumes, transports, valeurs exprimées en argent), est, parmi les sciences humaines, celle qui se prête le plus aisément à un traitement mathématique. L'histoire des doctrines économiques montre quelle large part les préoccupations «normatives» y ont toujours joué: à partir de faits empiriques, mais surtout à partir de solutions théoriques, les économistes se proposaient de promouvoir la «richesse des nations» et d'obtenir le plus grand nombre de biens pour relever le niveau de vie des classes travailleuses, traditionnellement opprimées.

Mus par des sentiments généreux et parfois utopiques, ils se proposaient de créer des sociétés plus justes et plus heureuses. Les «valeurs» des économistes, issus des pays qui ont participé à la révolution industrielle et qui ont suivi attentivement cette gigantesque expérience, portent largement l'empreinte d'origine d'un certain type de civilisation, de la forme de mentalité qui lui est propre. Les faits économiques occupent une large part en toute géographie humaine; mais les méthodes de l'économie, avec leur subordination à des options politiques, leurs modèles théoriques, leurs artifices de calcul, leur «logique» dans le comportement des hommes producteurs et acheteurs, leur expérience qui porte excessivement le poids de la civilisation industrielle, ne peuvent se transposer en géographie humaine sans un esprit critique attentif au contingent et aux nuances de l'interprétation. La civilisation industrielle enserme toujours davantage le globe dans son réseau, à cause de l'essor urbain universel, de l'effort de tous les États en vue de leur équipement économique et de l'aide que les pays riches, désireux de placer les produits qui assurent leur richesse, apportent «généreusement» aux pays pauvres, consommateurs éventuels de ces produits. Mais les «valeurs» des économistes sont loin d'être des valeurs universelles. De vastes régions, de pauvres paysanneries leur échappent, fidèles à d'autres idées et modelées par d'autres traditions. Le grand géographe américain C. O. SAUER l'a bien montré, en insistant sur le clivage entre les États-Unis et les pays d'Amérique Latine, où le substratum indien n'a pas été aboli, que l'héritage colonial a marqué d'une autre empreinte et dont le tréfond précolombien s'est révélé riche en inventions aussi bien dans le domaine de la vie rurale que dans l'originalité des structures de la ville, du travail et de l'État. Il suffit à l'observateur de franchir la frontière qui sépare les États-Unis du Mexique pour se sentir en présence d'une autre «personnalité».

Tout, dans la double formation du géographe, le porte à ne pas surestimer les «valeurs» de sa propre culture. Il doit se former un esprit attentif à la diversité des milieux et à la variété des civilisations: comme le naturaliste, il s'efforcera d'être exact et objectif dans ses observations; comme

l'historien, il cherchera à effacer son «coefficient personnel» pour comprendre d'autres comportements et d'autres configurations de pensée.

IV

La dernière œuvre de PIERRE GOUROU brosse un tableau du plus vaste, du plus dense et du plus homogène de ces vieux mondes paysans.

«Ce livre veut mettre en valeur les causes de la formation, sur de vastes espaces, des paysanneries denses qui caractérisent l'Extrême-Orient, ce monde de civilisation chinoise qui comprend Chine, Corée, Japon et Viêt-Nam. Dans les premières années de ce siècle, les paysans constituaient encore 90 pour cent de la population totale de l'Extrême-Orient et totalisaient plusieurs centaines de millions d'âmes, avec des densités dépassant souvent quatre cents ruraux par kilomètre carré. Le seul croît de cette population prolifique suffirait à grossir les villes: au Japon les citadins sont aujourd'hui plus nombreux que les ruraux, sans que la population rurale ait beaucoup diminué en valeur absolue. Les conditions physiques étant tout à fait incapables de justifier le paysage humain de l'Extrême-Orient, ce livre s'attache à faire ressortir les conditions de civilisation qui sont les premières responsables de la géographie humaine de cette contrée. La civilisation moderne change sous nos yeux les paysages, mais doit tenir compte de la masse paysanne léguée par la civilisation traditionnelle. Ce livre est une 'géographie', un effort vers une explication totale des paysages» (Couverture).

Les origines lointaines de ce travail sont dans une étude approfondie sur *Les Paysans du Delta Tonkinois* (1936), fameuse thèse de doctorat qui appliquait pour la première fois hors d'Europe les principes qui ont guidé les thèses régionales françaises. «Dans ce pays pétri d'humanité, où l'homme a créé partout le paysage tel que nous le voyons, cette unité de la population paysanne est un puissant facteur d'uniformité; et l'uniformité naturelle d'un pays deltaïque n'a pas peu contribué à créer cette unité humaine. Uniformité naturelle et unité humaine, en s'aidant l'une l'autre, ont créé un pays remarquablement homogène et une nation parfaite-

ment cohérente. Il n'est pas au monde de région naturelle mieux définie que ce Delta du Tonkin nettement individualisé à l'égard de son cadre montagneux par ses caractères physiques et humains, vivant sur lui-même, et depuis longtemps fermé à tout apport ethnique étranger» (p. 14-15 de la 2^e édition).

Le développement des recherches et de la pensée de l'auteur l'ont amené à une position extrême que ce petit livre renouvelé expose brillamment une fois de plus: «La civilisation clef de l'explication en géographie est l'ensemble des techniques par lesquelles les hommes règlent leurs relations avec le milieu physique et leurs relations entre eux; les techniques productrices assurent la vie matérielle, les autres contrôlent l'espace» (*L'Asie*, 1953, p. 47). En conclusion de *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient*, GOUROU revient, à propos des transformations techniques du Japon de nos jours, sur «la force paysagiste de la civilisation» (p. 270).

Voici donc une *théorie* qui met l'accent sur «le fait primordial» qui est d'origine humaine mais sans pour autant l'isoler de ses rapports avec le milieu et en tenant compte de toute la force du conditionnement physique. En effet, on peut lire au début de l'article où l'auteur a peut-être présenté pour la première fois ses idées en un développement cohérent («La civilisation du végétal», 1948, repris dans *Recueil d'Articles*, 1970, p. 225): «Le problème des rapports de l'homme et du milieu est au centre de la géographie humaine, qui n'a de signification et de légitimité que si elle examine les éléments humains du paysage dans leur cadre physique. Que la géographie humaine étudie un paysage particulier, ou qu'elle s'élève à la géographie générale, c'est-à-dire qu'elle examine un élément du paysage sur toute la surface de la terre, elle ne doit jamais perdre de vue les éléments physiques qui constituent tout au moins le support, et souvent la condition, des éléments humains.»

Ces vues, tout en étant «théoriques», n'ont rien d'*abstrait* ni de contraire à une réalité géographique intégrale dont l'élément naturel ne peut être exclu ni négligé. Avec leur puissante originalité, elles s'insèrent dans le système de la géographie humaine tel que VIDAL DE LA BLACHE l'avait conçu: *Les Principes de Géographie Humaine* consacrent leur partie la plus longue et la plus achevée aux «formes de civilisation»,

toujours confrontées avec leurs milieux génétiques et en faisant une large place aux «contingences» qui nuancent le déterminisme naturel.

Deux conditions naturelles ont favorisé la formation d'une vaste aire culturelle dominée par la civilisation chinoise: l'absence de barrières de relief rendant difficiles les communications nord-sud, l'arrivée de l'air de mousson, répandant un été chaud et pluvieux sur trente degrés de latitude et permettant la culture du riz. À 10° N, le mois le plus chaud a une température moyenne de 28°8, l'amplitude thermique annuelle est de 3°; à 46° N, ces valeurs sont respectivement de 23°3 et 43°4; l'hiver est glacial, avec -20°1 pendant le mois le plus froid. En dehors de la zone tropicale, le contraste thermique des saisons s'accroît, mais il existe une continuité de l'été qui recouvre toute la façade orientale du Vieux Monde tandis que, sur sa façade occidentale, se succède toute la zonation du climat équatorial jusqu'au tempéré à hiver froid.

«La continuité climatique de l'Extrême-Orient a autorisé l'établissement sur une vaste étendue, et aussi bien dans la zone tropicale que dans la zone tempérée, d'une civilisation homogène. Les mêmes techniques ont pu s'appliquer à la riziculture en Corée septentrionale et dans le delta du Mékong. Le bambou a partout servi de matière première à la fabrication d'innombrables objets. La continuité climatique a seulement permis qu'il en fût ainsi: elle ne l'exigeait pas. L'homogénéité de la civilisation extrême-orientale résulte avant tout de circonstances humaines» (p. 17).

Ces quelques mots posent en même temps les assises physiques d'un domaine de civilisation et les lignes directrices de l'analyse de son originalité.

Pas d'unité de race, mais un patrimoine de plantes cultivées deux mille ans plus tôt que dans le Croissant Fertile et au Mexique; un vieux substratum qui préfigurait la civilisation chinoise; «la vertu peuplante» et «la grande action paysagiste» de cette civilisation: préférence du végétal dans l'alimentation (médiocrité de l'élevage, utilisation soignée du fumier humain), comme textile (même dans les régions à hiver froid, on multiplie les vêtements en coton et en soie), comme matériaux de construction et de fabrication des instru-

ments les plus divers (bambou); «l'homme présent partout dans les paysages ruraux» (rarement moins de 300, souvent plus de 1000 avec des sommets de 1600 paysans par km², des densités plus élevées que dans l'Europe industrielle), une puissante organisation villageoise, absence de paludisme dans des plaines parfaitement aménagées, invention du théier et de l'élevage du ver à soie, vertus des «paysans qui, par leur ténacité, leur sentiment familial, leur sagesse, conservent dans des conditions matérielles souvent misérables leur dignité d'hommes civilisés» (*La Terre et l'Homme en Extrême-Orient*, 3^e édition, préface). Peut-on reconnaître cette même dignité à des ouvriers dont le revenu annuel est certes beaucoup plus élevé, mais dont Charlot, dans *Les Temps Modernes*, symbolise l'entrée à l'usine par l'image d'un troupeau de moutons?

L'agriculture savante d'Extrême-Orient est minutieusement décrite: accumulation de travail humain dans le souci de produire sa propre alimentation, ingéniosité à se procurer fumier et combustible dont les reliefs déboisés manquent terriblement, suppression de la jachère par des fumures et des façons ingénieuses, techniques de l'irrigation et du repiquage du riz, permettant de réduire la quantité de semences. Quelques artisans dans chaque village, mais surtout des villages d'artisans spécialisés, gardant soigneusement le secret des tours de main qui leur assuraient ce monopole: de ce fait, ces industries indépendantes de toute force motrice pouvaient avoir des «localisations irrationnelles». «Une première forme de commerce: les marchés ruraux où paysans et paysannes se rendaient pour vendre et acheter, pour bavarder, apprendre les nouvelles du monde extérieur; celui qui disposait de quelques sapèques pouvait manger des mets inconnus au village, saucisses de chien, soupe de bœuf, nouilles fraîches. Les villages n'accueillaient pas les marchés à l'intérieur de leur enceinte, redoutant les désordres que pouvait entraîner l'intrusion de marchands étrangers. Les marchés s'établissaient en rase campagne, à un carrefour de sentiers. Transactions minuscules, montant chacune à quelques centièmes de piastre ou de dollar chinois» (p. 149). Des «lieux centraux» qui, loin de promouvoir le développement de certains villages, cherchent les vides dans un habitat très concentré et très dense.

Malgré sa pauvreté et la menace des calamités natu-

relles — plus de mille sécheresses et de mille inondations en vingt-trois siècles d'histoire chinoise — le paysan, bien qu'il-lettré, s'imprégnait des principes moraux de sa civilisation: ils affirmaient l'égalité fondamentale des hommes, un idéal de modération et d'ordre, indifférence et tolérance en matière de religion, mais, par la force des liens familiaux, forte piété filiale, respect des vieux (peu nombreux dans des populations où l'on meurt jeune), culte des ancêtres et des génies du foyer, exorcisme des démons.

«Les maisons paysannes d'Extrême-Orient ne résultent pas de l'application rationnelle, adaptée à un certain cadre physique, d'un besoin d'abri que ressentiraient les hommes. Les maisons, ici comme ailleurs, sont des agrégats de faits de civilisation: techniques de construction, idéal architectural, besoins sociaux tels que les conçoit la civilisation extrême-orientale. Les maisons qui vont être décrites manifestent une pauvre adaptation au climat, une utilisation peu rationnelle des 'ressources naturelles'. Elle sont ce que les a voulues une certaine civilisation» (p. 209). Dénuées de confort moderne, «mais le paysan vivait dans un cadre harmonieux et calme». D'énormes villages qui comptent jusqu'à 18 000 habitants, vivant sur eux-mêmes et s'administrant par leurs propres autorités, conscients de leur originalité; les paysans étaient heureux d'appartenir à un groupe qui les contrôlait et les aidait et où ils pouvaient jouer un rôle actif. «Les villages cachaient sous leur apparence médiocre et monotone une intense vie de relations. Le paysan y trouvait mille occasions de parler, de discuter, d'intriguer, de gérer des intérêts communs» (p. 246).

«Ces remarques précisent la nature exacte des relations entre l'homme et la terre dans l'Extrême-Orient traditionnel: l'agriculteur était bien un paysan, lié à la terre par le désir d'en obtenir un revenu monétaire, et plus encore par le souci de produire sa propre nourriture, par un sentiment de solidarité avec ses concitoyens, par l'émotion que soulevait en lui le sentiment que ses ancêtres étaient enterrés dans la terre du village et même dans le champ qu'il cultivait» (p. 65).

Voici un livre qui propose à nos réflexions des paysages décrits et commentés avec un sens très aigu à la fois de l'exactitude et des nuances de ce monde rural très complexe

et si différent de celui qui nous est familier. Pour pénétrer dans l'organisation de ces «lieux», il a fallu un effort de compréhension et de sympathie pour une humanité hautement civilisée, toute imprégnée d'une histoire qui n'a avec la nôtre que des rapports momentanés et lointains. C'est cette humanité, ou cette civilisation, qui a pétri, à force de durée et de travail, la terre de l'Extrême-Orient: nulle part au monde durée et travail n'ont été tant prodigués.

«La vertu peuplante» de la civilisation chinoise se mesure aux très fortes densités de la population paysanne. Les montagnes qui ne se prêtent pas à la riziculture inondée sont faiblement peuplées par des ramasseurs primitifs, elles sont hantées par la malaria et des esprits malfaisants. GOUROU, dans *L'Afrique*, a largement insisté sur la capacité de certains peuples à aménager l'espace et à développer des techniques de vie sociale qui se traduisent par des densités de population élevées, sans rapport nécessaire avec les conditions naturelles. La densité de population est une donnée de base de toute géographie humaine. On s'étonne que dans le livre de B. BERRY il soit très rarement tenu compte de ce rapport quantitatif.

La valeur d'une théorie se démontre lorsqu'elle peut être mise à l'épreuve de l'expérience. Le chapitre final, qui étudie les transformations récentes de la Chine et du Japon, porte un titre assez expressif: «Changements de civilisation, changements de paysages ruraux.» D'une part persiste le jeu sévère des conditions physiques (sécheresse, inondations), d'autre part «le legs de la civilisation traditionnelle continue de peser d'un poids très lourd sur la géographie humaine présente» (p. 251-252). Ce que le Japon a fait plus tôt par la décision de ses cadres traditionnels, la Chine l'a entrepris par une «révolution culturelle» qui prétend tout changer. Sans que les campagnes japonaises se dépeuplent (mais elles se sont largement mécanisées et les fermes possèdent un abondant équipement électrique), les citadins forment 70 p. 100 de la population avec une capitale de la taille de New York. Le régime communiste a apporté aux campagnes chinoises l'ordre et les modernisations indispensables, le reboisement change les paysages des collines et des montagnes qui ne constituaient que des éléments répulsifs dans l'économie agraire traditionnelle. «La Chine n'a pas encore les moyens

d'entreprendre une révolution technologique du style japonais. Une Chine rurale nouvelle ne peut se bâtir, sinon à partir des matériaux sociaux et technologiques légués par la Chine traditionnelle. De cette vérité banale les dirigeants de l'agriculture chinoise ont parfaitement conscience: la densité de la population agricole, l'emploi minutieux et généreux de la main-d'œuvre, l'utilisation de l'engrais humain sont des manifestations parmi d'autres d'une inévitable continuité humaine. Tout cela est parfaitement respectable. Ce qui l'est moins est de dire que tout serait possible en même temps et que tout pourrait être changé très vite. Quand se trompe-t-on? En tenant compte du legs du passé, ou en prônant une révolution totale et immédiate?» (p. 262).

Sous les formes d'une immobilité apparente, la civilisation et la pensée chinoises ont connu bien des changements. Dès avant notre ère, le gouvernement impérial n'avait pas hésité à mobiliser des millions de travailleurs. «Le prochain demi-siècle dira si l'actuelle entreprise communiste est un épisode, dans une histoire qui compte déjà près de cinq millénaires, ou s'il s'agit d'un irréversible tournant» (p. 179).

On peut discerner des lignes d'évolution qui, par la force des traditions et des limitations physiques, subiront peut-être de sérieuses divergences (il suffit de se rappeler que le communisme chinois s'est refusé à s'identifier avec le «modèle» russe). La pondération qualitative des phénomènes humains peut aboutir à des hypothèses, voire à des doutes: le sens nuancé de réalités complexes et fuyantes interdit toute prévision. Sous des apparences de certitude, elle peut n'être qu'un leurre.

Lorsque j'assurais un enseignement d'initiation à la géographie humaine, s'adressant aussi à de nombreux étudiants d'histoire qui le suivaient de leur propre gré, je recommandais vivement, comme première lecture, pour se rendre compte de l'objet, de l'esprit et des méthodes de cette discipline, le petit livre de PIERRE GOUROU. Trente ans après, ce *classique* garde toutes ses vertus stimulantes pour l'intelligence: la fermeté de la pensée, la richesse et la précision des analyses, la profondeur et l'originalité des vues synthétiques. La terre y reste la terre, avec ses tares et ses dons, avec l'ingéniosité et les peines des paysans pour en arracher leur nourriture.

L'homme y est un homme en chair et en os, avec sa force et son adresse, armé du poids millénaire de sa propre civilisation. Rien d'abstrait dans tout cela, pris sur le vif des réalités concrètes et objectives.

V

La thèse de PIERRE GOUROU et le premier exposé de la théorie de CHRISTALLER datent à peu près de la même époque. La «nouvelle géographie» est donc aussi ancienne que l'un des plus vigoureux jalons de la géographie classique. En les confrontant, il s'agit moins d'une «querelle des anciens et des modernes» que d'une opposition épistémologique. Celle-ci a déjà été vigoureusement énoncée dans les pages lumineuses de PASCAL qui définissent en même temps deux démarches de la pensée scientifique et deux types de tempéraments chez les savants: elles gardent toute leur actualité, le privilège du philosophe étant quelquefois de penser *sub specie aeternitatis*.

«*Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.* — En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude: mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

«Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence; il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne: car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur: ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

«Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent; et les esprits fins seraient géomètres, s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

«Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes; ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes.

«Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés, — quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien et où pour entrer, il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, — qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent.

«Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres.»

L'opposition se dessine donc entre ceux qui considèrent l'induction comme la source fondamentale de la connaissance scientifique et estiment que ses données qui ne peuvent s'exprimer en grandeurs physiques exigent un traitement par comparaisons, approximations et corrélations subtiles, avec une marge inévitable de labilité et d'incertitude, tout en

restant dans les exigences de rigueur du «rationnel»; et ceux qui entendent étudier les phénomènes humains comme des grandeurs physiques, susceptibles d'être déduites par le calcul à partir de théories simples et d'aboutir à des résultats sous forme de prévisions confirmées par la réalité. Les géographes «classiques» regardent attentivement les réalités complexes de la Terre et de l'Homme pour essayer de les décrire et d'interpréter les connexions entre leurs éléments; les «nouveaux géographes» imaginent des «modèles» théoriques et s'efforcent de les appliquer sur un espace abstrait à des phénomènes isolés de leur contexte naturel et humain. Les premiers recherchent des faits nouveaux et, dans l'esprit même de leur science, essaient des optiques interprétatives originales; les seconds considèrent que tous les efforts scientifiques antérieurs sont périmés, ne se sentent pas contraints par les données de l'observation et entendent créer de toutes pièces une science nouvelle dans ses concepts, ses techniques, l'expression de ses résultats. Des méthodes récentes peuvent s'ajouter aux méthodes classiques sans avoir la prétention de les remplacer. Une méthode ne doit être abandonnée que lorsqu'elle s'est révélée fautive dans la démarche du raisonnement ou qu'elle est démentie par les faits. Les méthodes qui ont permis «la description et l'interprétation des paysages terrestres» sont correctes du point de vue logique: elles demeurent valables dans la démarche de la pensée géographique. Nous emprunterons encore un dernier exemple à PIERRE GOUROU dont l'enseignement au Collège de France vient d'être réuni en un volume de *Leçons de Géographie Tropicale* (1971):

«Aux antipodes de la mode et de la suffisance intellectuelle, chacun des cours de PIERRE GOUROU, loin de servir à illustrer une théorie, tirait la leçon d'un cas ou, parfois, proposait une mise au point. Toujours, la réflexion était alimentée soit par des recherches personnelles, menées aux quatre coins du monde tropical, et dont le public du Collège se voyait offrir la primeur, dès la rentrée universitaire; soit par les ouvrages, lus à mesure qu'ils paraissaient. En vingt et quelques années, le total des titres accumulés est impressionnant, ainsi que leur diversité, et la place tenue par les travaux en langue étrangère. Mais, tirée du terrain ou des

textes, cette riche matière n'a jamais été pour PIERRE GOUROU qu'une matière première. Tout était passé au crible, décanté, repensé, mis en perspective selon les lignes propres d'un esprit très unifié. Derrière chaque 'cas' géographique, l'auditeur était convié à discerner un problème, à reconnaître la fausseté des apparences, à voir comment les faits se combinent autrement qu'un certain bon sens le voudrait. Partir à la découverte des paysages, essayer de les comprendre, ne pas se laisser abuser par l'esprit de système, ni prendre les 'ficelles' pour des explications, c'est la leçon que, de semaine en semaine, il retirait.»

Ce n'est pas l'auteur qui, à la fin de sa carrière, se complait à noter ce qui demeure de l'effort scientifique de sa vie, tant dans la systématisation des faits que dans les lignes directrices de son raisonnement. Ceux qui font ressortir toute la valeur de la démarche de sa pensée géographique, ce sont ses disciples (DELVERT, PÉLISSIER, SAUTTER) dans la force de l'âge et adoptant le point de vue critique de voir ce qui passe et ce qui maintient sa valeur.

L'établissement d'une hiérarchie des lieux centraux basée sur des indicateurs nombreux et précis est certainement une méthode légitime et utile: comme toute étude de Géographie humaine, elle doit tenir compte des facteurs physiques et historiques de la localisation et du déplacement des centres au cours des temps. La théorie géométrique dont elle s'inspire et à laquelle elle prétend aboutir ne s'est pas révélée conforme aux faits.

Les réseaux urbains (c'est-à-dire l'ensemble de lignes qui relient les centres dans un système de hiérarchie) recouvrent un espace naturel et humain plus ou moins complexe et «rugueux» et jamais uniforme comme celui que la théorie postule comme point de départ. La plus parfaite des plaines habitées comporte au moins un système de rivières et une zonation des sols qui peuvent guider la localisation des centres et diversifier la production des biens agricoles. Les établissements humains, s'ils sont spontanés et anciens, reflètent généralement ces conditions, s'ils sont planifiés et modernes, ils finissent par s'y adapter en cherchant une utilisation plus «rationnelle» des ressources de l'espace. La plaine uniforme de LÖSCH, la densité de population uniforme de CHRISTALLER

n'existent nulle part. Elles ne sont pas une abstraction, elles sont un non-sens, un abus de «l'esprit de géométrie» qui ne peut que dévier la pensée géographique de sa démarche correcte, qui a toujours comme base le sens exact des irrégularités de la surface terrestre et des nuances et contrastes dans la répartition des hommes.

Les méthodes d'observation de la géographie viennent d'être transposées à la surface de la Lune qui abonde en accidents «circulaires» dont la Terre n'offre que de rares exemples. Ce qui a guidé les observateurs correctement instruits, c'est la description et la mesure d'inégalités qui, vues de près, sont plus importantes que les cartes, établies au télescope, ne permettaient de le supposer. Vue de la Lune, la morphologie terrestre accuse des inégalités plus vigoureuses encore, car les océans ont des contours capricieux, les chaînes de montagnes dessinent comme un squelette complexe des continents, les systèmes de nuages font ressortir les centres d'action de l'atmosphère. Vu du Cosmos, le monde du géographe se range encore sous le signe de la variété. N'importe quelle étude géographique doit s'attacher, aussi bien au niveau de la description qu'à celui de l'interprétation, à la mettre en évidence.

Toute science d'observation est un compromis entre l'intelligence et la réalité: c'est à l'usage que l'on peut mesurer le degré de précision de ses méthodes, même quand ses conclusions ne s'expriment que sous des formes très nuancées.

ORLANDO RIBEIRO

SUMMARY

«*New Geography*» and *Classical Geography*. The recent edition in French (collection U2, Armand Colin, Paris) of the book by BRIAN J. L. BERRY «*Geography of Market Centers and Retail Distribution*» and the considerably enlarged reissue of the book by PIERRE GOUROU «*La Terre et l'Homme en Extrême-Orient*», provide one with the opportunity of comparing the methods of «*New Geography*» and *Classical Geography*.

New Geography endeavours to be theoretical, quantitative and normative. It maintains that to understand, scientifically, the regularities which are to be found in the distribution of retail business and services, one needs to be able to predict them according to a theory. But the

scientific attitude is not necessarily determinist and the behaviour of people before a market is not always logical. As much as a central place of economic activity, the market is a centre of social life which is difficult to reduce to measurable values.

On the other hand, the passage from concrete examples to the theoretical diagram (see fig. 3.13-3.15), implies grave distortions of both position and surface which appear contradictory to the quantitative rigour which the method lays claim to. Geographical space, far from being abstract and uniform, is rugged and differentiated.

It is the incorporation of the concept of central places in the planification projects which may ensure these studies of a normative character. But the tendency to uniformization of the world by modern industrial civilization is an option one may regret and whose basis is, in character, political and not scientific.

The book by PIERRE GOUROU tries to emphasize the causes of the formation, in vast spaces, of dense peasant populations which characterize the Far East. It is based on one theory: civilization, the key to explanation in geography, without, for all that, the study of its relations with the physical conditioning being overlooked. He attaches the greatest importance to a fundamental quantitative value: population density. Interesting himself very closely in the historical evolution and contemporary transformations, he nevertheless refuses to make any forecast.

More than a quarrel between Ancients and Moderns, it is a question, between the two present-day tendencies in geography, of an epistemological opposition, the affirmation of two types of steps in scientific thought which PASCAL had already vigorously characterised in opposing the spirit of geometry to the spirit of «finesse».

The study of the hierarchy of central places is, undoubtedly, a useful contribution to geographical knowledge, but, like any study of human geography, it must bear in mind both physical and historical factors of localization. The assumption of a uniform plain, uniformly populated, is not a legitimate abstraction, but a meaningless statement which can only cause geographical thought to deviate from its true course.